

Exceptionnelles peintures sur calque redécouvertes au musée du Louvre : **la composition murale de la chapelle d'Ishtar** du Palais Royal de Mari, en Syrie

Sophie Cluzan*

Le département des Antiquités orientales du musée du Louvre conserve trois peintures à la gouache sur calque, reproduisant à l'échelle 1/1 une peinture murale du palais de Mari, royaume de l'Euphrate. Actuellement en territoire syrien, cette entité politique joua un rôle régional majeur au cours des III^e et II^e millénaires avant notre ère. De 1933 à 1972, la fouille archéologique y fut menée par André Parrot au nom du musée du Louvre.

Les trois calques restituent plusieurs registres figuratifs du décor mural d'une chapelle du palais, consacrée à Ishtar, la grande déesse de la royauté et de la guerre. L'ensemble a été composé à l'occasion de la recons-

truction de l'édifice, sous la dynastie des Shakkanakkou, vers 2200 avant notre ère. La restitution sur calque a été réalisée par Paul Hamelin, en 1957, sur la base des éléments relevés *in situ* sur des supports de cellophane par Paul François et Raymond Duru en 1935 et 1936. Les fragments du décor gisant à terre, dans un état de conservation très dégradé, n'ont malheureusement pas survécu.

Les deux principaux calques mesurent respectivement 3,5 m et 3,4 m de long pour une hauteur de 1,10 m et de 1,04 m. Le troisième, plus modeste, mesure 1,5 m de long pour une hauteur de 0,70 m. Les deux grandes pièces sont composées de morceaux de calque rap-

* Musée du Louvre, département des Antiquités orientales, Paris



Reconstitution d'un registre du décor peint de la chapelle d'Ishtar du palais royal de Mari, en Syrie. Après restauration. Gouache et crayon graphite sur calque, 3,5 x 1,10 m. Musée du Louvre, AO 32548 © C2RMF-Philippe Salinon

prochés à l'aide de film adhésif type Scotch® posé au revers. Le même procédé a été utilisé pour ce qui ressemble à des repentirs. La peinture, une gouache, a respecté les indications de couleurs portées sur les relevés de chantier. On note également la présence de traits au crayon, reportant des tracés restitués d'après ce que l'on peut connaître par ailleurs de l'iconographie de la région. Enfin, quelques annotations, toujours au crayon, restent visibles. La nature de l'œuvre, documentaire, est très nette.

L'ensemble a été publié dans l'ouvrage que le fouilleur a consacré au palais, en 1958. Toutefois, jusqu'à la redécouverte de ces grands supports, roulés dans les réserves du musée, l'échelle de la reconstitution ayant servi à l'illustration restait inconnue. Or, c'est cette échelle qui en a finalement assuré la conservation. Confronté à l'ampleur des documents, le fouilleur a en effet roulé les compositions, avant qu'elles soient finalement intégrées à un ensemble de documents tout autant roulés mais plus grands et plus rigides. Ainsi pris dans une sorte de coque protectrice, les rouleaux ont passé les décennies qui séparent leur composition de leur redécouverte en 2019. Ces plus de soixante ans ont, bien sûr, eu des effets sur les supports eux-mêmes, le calque réagissant particulièrement aux variations de température et d'hygrométrie et présentant des schémas de vieillissement qui le mettent véritablement en péril. Les films adhésifs utilisés pour monter l'œuvre ont eux aussi souffert du temps, jaunissant, se décollant par endroits, tout en contribuant à exercer des tensions sur le calque soumis à ses propres variations. La gouache, sur un support peu adhérent et instable, s'est dégradée, se soulevant jusqu'à se détacher par endroits. Enfin, bien que protégés de la poussière, de la lumière et des manipulations, les rouleaux ont subi quelques pressions, qui ont provoqué plis et déchirures.

Les peintures de la chapelle d'Ishtar de Mari ayant disparu, ces calques en sont devenus l'ultime mémoire, une reproduction qui prend une valeur d'original malgré les quelques discussions entourant le positionnement de certains éléments opéré lors de la restitution. Cette découverte méritait donc de s'entourer des meilleurs experts en la matière, capables de nous accompagner dans ce domaine car un département d'archéologie dans des pays où la conservation des matériaux est très préférentielle n'a que rarement l'occasion de se voir confronté aux problèmes posés par des supports d'arts graphiques. Il a donc été fait appel au Centre de recherche et de restauration des musées de France et plus particulièrement à sa filière restauration d'arts graphiques. La restauration et le montage des deux grands calques ont été confiés à Blandine Durocher et à Marthe Desroches, tandis qu'un système de boîte de conservation et de transport adapté à la fragilité extrême des œuvres et à leur format exceptionnel a été conçu par Alexandre Pandazopoulos. L'ensemble de l'équipe a relevé ce qui s'est avéré être un véritable défi, offrant ainsi à l'avenir la possibilité de s'immerger pour la première fois dans ce décor mural exceptionnel où voisinent la déesse Ishtar et, vraisemblablement, le dieu Lune, Sîn, son père.

En 2023, la peinture de la chapelle d'Ishtar sera exposée pour la première fois au musée royal de Mariemont en Belgique dans le cadre d'une exposition consacrée à la ville de Mari, aux côtés des précieux témoins que le Louvre conserve. Le caractère exceptionnel de cette redécouverte a permis de fédérer les forces nécessaires à la mise en œuvre des opérations. Aux côtés du Louvre, le musée royal de Mariemont s'est ainsi engagé dans la conservation et la mise en valeur de ces témoignages uniques en prenant à sa charge la restauration du registre où siège la maîtresse des lieux, Ishtar.